

ERIC-EMMANUEL SCHMITT

LE CHIEN

roman

VesalBookshop.com

ALBIN MICHEL

VesalBookshop.com

Le Chien est une nouvelle extraite du
recueil intitulé *les Deux Messieurs de
Bruxelles*, publié aux Éditions Albin Michel.

© Éditions Albin Michel, 2012. ISBN
978-2-226-42218-7

À la mémoire d'Emmanuel Lévinas.

VesalBookshop.com

VesalBookshop.com

Sous le ciel du Hainaut, Samuel Heymann avait été pendant des décennies le médecin du bourg, praticien austère mais apprécié. À soixante-dix ans, il avait dévissé la plaque de cuivre professionnelle qui ornait son portail et annoncé aux habitants qu'il ne les recevrait plus. En dépit de leurs protestations, Samuel Heymann était demeuré intraitable : puisqu'il prenait sa retraite, ses voisins devaient désormais se rendre à Mettet, à cinq kilomètres, où un jeune collègue compétent, fraîchement formé, venait de s'établir.

Durant un demi-siècle, nul n'avait eu à se plaindre du docteur Heymann mais personne ne le connaissait.

Lorsque je m'installai au bourg, tout ce que je pus apprendre sur lui fut qu'après la disparition de sa femme, il avait élevé seul sa fille et qu'il avait toujours vécu avec le même chien.

– Le même ? demandai-je, interloqué.

– Oui, monsieur, le même, répliqua le patron du *Pétrelle*, l'unique café, face à l'église. Un beauceron.

Ne sachant pas si le commerçant se moquait de moi, je poursuivis la conversation, prudent :

– Normalement, un beauceron vit... dix ou douze ans.

– Le docteur Heymann possède un beauceron appelé Argos depuis plus de quarante ans. C'est mon âge et je vous confirme que je les ai toujours vus ensemble. Si vous ne me croyez pas, consultez donc les anciens...

Il désigna quatre barbons burinés, fluets sous leurs vastes chemises à carreaux, lesquels jouaient aux cartes à côté de la télévision.

À ma mine stupéfaite, le cafetier éclata de rire.

– Je plaisante, monsieur. Ce que je voulais dire, c'est que le docteur Heymann reste fidèle à cette race. Chaque fois que son beauceron décède, il s'en procure un nouveau qu'il renomme Argos. Au moins, il est certain de ne pas se tromper quand il l'engueule.

– Quelle paresse ! m'exclamai-je, furieux d'être passé pour un nigaud.

– Paresseux ? Pourtant pas le mot qui vient à l'esprit concernant le docteur Heymann, grogna l'homme en frottant son chiffon sur le zinc.

Dans les mois qui suivirent, je mesurai à quel point le pipelet avait raison : l'oisiveté n'était pas son fort ! Aucun relâchement n'affectait ce médecin qui,

à quatre-vingts ans, promenait son chien plusieurs heures par jour, coupait son bois, dirigeait diverses associations et entretenait le vaste jardin qui bordait son manoir en pierre bleue tapissé de lierre. Derrière cette bâtisse à la pompe bourgeoise, il n'y avait plus de maisons, que des champs, des prés, des bosquets, jusqu'à la lointaine forêt du Tournibus, ligne vert sombre qui indiquait l'horizon. Cet emplacement frontalier, à la limite du village et des bois, correspondait à Samuel Heymann, lequel évoluait dans deux mondes, le monde humain et le monde animal, bavardant avec ses concitoyens puis filant en compagnie de son chien pour de longs tête-à-tête.

Lorsqu'on les apercevait au détour d'un chemin, leur dégainé frappait : deux gentilshommes campagnards s'avançaient, rustiques mais élégants, l'un à deux jambes, l'autre à quatre pattes, semblables par la taille et l'allure, fiers, bien charpentés, foulant le sol avec assurance, puissants, équilibrés. Ils dirigeaient vers les randonneurs un regard foncé, sévère, presque dur, puis bienveillant sitôt que la distance se réduisait. Dès qu'on cherchait les différences entre l'homme et son chien, on ne trouvait que des symétries supplémentaires : si l'un s'habillait de velours ou de tweed alors que

l'autre s'accommodait d'une fourrure compacte, rase sur la tête, courte sur le corps, ils portaient tous les deux des gants, le premier pour de vrai, le second parce que la nature lui avait peint des mitaines fauves ; si Samuel Heymann avait le sourcil charbonneux au milieu d'un teint pâle tandis que, sur le pelage noir d'Argos, une marque beige soulignait le dessus de l'œil, ce contraste leur conférait une grande expressivité ; ces orgueilleux arboraient un identique torse bombé et clair, le maître entourant son cou d'une écharpe, le quadrupède étalant une tache ambrée sur le poitrail.

Au début, je les côtoyais plus que je ne les fréquentais. Amoureux de randonnées, flanqué de trois chiens, j'avais souvent l'occasion de les croiser les samedis et dimanches où je me réfugiais à la campagne.

Samuel Heymann se contenta d'abord d'une révérence de pure forme, son chien se montrant plus aimable envers les miens ; après cinq ou six rencontres, comme j'insistais pour échanger quelques mots, il se prêta à une conversation prudente, celle qu'un inconnu engage avec un inconnu, sans risquer le moindre détail dénotant une familiarité. Lorsqu'il devint plus chaleureux du

fait qu'Argos fêtait ma meute, je crus la partie gagnée. Or, quand, délesté de mes labradors, je le saluai au village, il ne me remit pas ; son déchiffrement de l'univers allant de l'animal à l'humain, c'était mes bêtes dont il se souvenait et qu'il avait plaisir à fréquenter, moi je demeurais le visage indistinct qui flottait au-dessus des trois laisses. J'en reçus la confirmation un jour où je me blessai en bricolant et où le cafetier m'emmena d'urgence chez l'ancien médecin. Lorsque Samuel Heymann se pencha vers moi pour s'enquérir de ma douleur, j'eus l'impression qu'il s'adressait à la maladie plutôt qu'à moi, que je me dissolvais dans le cas que je représentais, qu'il s'occupait de mon malaise davantage par nécessité morale que par sympathie. Sa philanthropie méticuleuse, inflexible, commandée, sentait le devoir, pas la spontanéité ; expression de la volonté, elle intimidait.

Cependant, les mois passant, malgré quelques ratés, il parvint à me reconnaître indépendamment de mes chiens. Puis il m'ouvrit sa porte lorsqu'il apprit que j'étais écrivain.

Nos relations commencèrent, empreintes de respect. Il appréciait mes livres, j'adorais sa pudeur.

Je l'invitais à la maison, il me recevait dans la sienne. Une bouteille de whisky nous servait de prétexte depuis que nous nous étions découvert cette passion commune ; assis devant la cheminée, nous devisions sur la proportion de malt qui donnait du goût au précieux liquide, sur le séchage au feu de tourbe, sur l'essence du bois qui constituait le fût ; Samuel allait jusqu'à préférer les distilleries situées au bord de la mer, prétendant que le whisky vieillissait en s'imprégnant des arômes d'algues, d'iode et des saveurs salées. Notre engouement pour cet alcool avait paradoxalement développé notre culture des eaux car, pour nous délecter des spécimens les plus forts, les « single casks » à 55 ou 60 degrés, nous avions deux verres en main – un de whisky, un d'eau –, ce qui poussait nos papilles à rechercher les sources permettant la dégustation idéale.

Lorsque j'entrais dans la pièce où Samuel Heymann séjournait en compagnie de son chien, j'avais toujours le sentiment de déranger. L'homme et la bête se tenaient immobiles, beaux, nobles, nimbés de silence, unis par la lumière blanche qui filtrait à travers les rideaux. Quelle que fût l'heure où je les surprénais, ils affichaient la même attitude,